Les animateurs, les enfants et les parents d'enfants

L'école change, ainsi que la société dans sa totalité. Avec le temps, le Concours aussi se transforme, comme nous l'avons vu au fil des pages.

Il y a une dizaine d'années, les animateurs font leur entrée à l'école.

De plus, lors des JOURNÉES D'INFORMATION DE 2010, le Concours Cerlogne a proposé un PARCOURS EXPÉRIMENTAL pour les enseignants qui souhaiteraient tenter une approche plus linguistique et créative en s'éloignant un peu des contraintes de l'enquête ethnographique et de la rédaction du travail final conçu comme un compte-rendu des recherches, étant donné les difficultés de plus en plus importantes rencontrées par les enseignants dans cette phase du travail.

Le parcours expérimental, partant de l'expérience des ateliers d'écriture créative et d'animation corporelle, proposait aux enseignants de réaliser un conte de fiction ou une petite représentation théâtrale sur le thème du Concours, dans le but de stimuler davantage les enfants à s'approprier la langue et à travailler à l'intérieur de celle-ci.

Les activités théâtrales ont en effet mis les enfants en condition d'assimiler un certain bagage de mots et de les répéter à haute voix devant tout le monde. Malheureusement, l'obligation de devoir présenter un travail final créatif implique des temps longs, ce qui n'est pas le cas pour le moment, les animateurs étant arrivés dans les classes vers la mi-mars : dans ces conditions, les contraintes liées à la production finale ôtent des énergies qui pourraient mieux être investies dans des apprentissages.

D'autre part les temps nécessaires aux acquisitions sont tels qu'on ne peut pas envisager des séances trop rapprochées : des intervalles d'une semaine s'avèrent nécessaires afin que les enseignants aient le temps de travailler avec les classes et de leur permettre d'assimiler le travail lancé avec les animateurs.

Sur la question de l'appréhension du francoprovençal de la part des classes, le point de vue des animateurs du BREL diffère sensiblement de celui des enseignants de l'école. L'animateur se présente en tant que locuteur francoprovençal, plus ou moins engagé dans une communication non verbale selon l'âge et les compétences linguistiques des élèves. Il a trois atouts

Hône. 49e Concours Cerlogne (photo Diego Pallu)

par rapport aux enseignants de l'école :

- une plus grande possibilité d'attirer la curiosité des enfants grâce à la nouveauté de la situation et à l'approche ludique,
- l'aptitude à valoriser le langage non verbal comme soutien à la pratique d'une langue non partagée,
- le défi de l'immersion linguistique.

De par sa formation et sa mission, l'animateur ose le test que les enseignants redoutent, à savoir l'immersion linguistique. Situé en face des enfants, il parle en les regardant dans les yeux, ce qui lui permet de se rendre compte, au fil des mots, de ce qui est compréhensible et de ce qui pose problème, et de contrôler ceux qui suivent et ceux qui se perdent. Souvent, au cours de cette expérience, les enseignants occupent physiquement une position moins frontale, ce qui ne leur permet pas toujours de percevoir avec la même netteté ce que perçoit l'animateur.

De plus, l'animateur sait qu'il va répéter les mêmes mots ou la même situation par la suite, ce qui va permettre de revenir sur les difficultés et de les dépasser, le but étant de créer une situation de confiance (vis-à-vis de soi-même, de l'animateur et de l'expérience en soi) quant aux possibilités d'une communication et de poser les bases pour un apprentissage successif de quel-

ques éléments de la langue. L'animateur, qui vise des objectifs différents par rapport aux enseignants, est dégagé de cette anxiété faisant partie du rôle de l'enseignant de transmettre infailliblement un bagage bien défini de notions. En focalisant son attention sur le climat positif, il affronte la question d'un autre point de vue, il détourne l'obstacle et finit par démonter parfois assez facilement les résistances dressées par les élèves, bloqués par la peur d'une communication qu'ils ne savent maîtriser.

Nous avons assisté à plusieurs sessions d'un atelier d'animation dans une école maternelle où quatre adultes patoisants (dont 3 enseignants plus un animateur du BREL) travaillaient en synergie avec 44 enfants, ce qui signifie qu'en dehors des heures animées par le personnel du BREL, les enseignants proposaient les mêmes motifs. Le défi, assurément gagnant, étant d'investir l'espace scolaire avec le patois, condition essentielle pour que les enfants puissent l'intérioriser, bien que le patois soit un élément complètement étranger dans leur vie quotidienne (aucun enfant locuteur dans la classe). Voilà la preuve qu'un travail bien conçu, bien organisé et bien mené de l'avant, échelonné sur une période suffisamment longue où l'animateur serait épaulé par des personnes compétentes et fortement motivées, permet d'obtenir des résultats inespérés ailleurs. Nous pouvons affirmer que lorsqu'on entend sonner le glas sur le francoprovençal en avançant des considérations sur le rôle fondamental de la famille dans la transmission d'un patrimoine linguistique et culturel, il s'agit souvent d'alibis un peu faciles. En effet, la famille n'est plus ce qu'elle était, elle n'est plus porteuse des mêmes valeurs culturelles et même lorsqu'elle aurait les compétences pour transmettre un certain code linguistique, elle a perdu depuis longtemps son aptitude à le faire, ou en tout cas à le faire d'une manière complète et satisfaisante, essentiellement pour des questions structurales, liées au statut des parents et à l'exiguïté du temps qu'ils partagent avec les enfants.

Le rôle de l'école

Une tranche importante de la transmission culturelle a lieu de nos jours en dehors de la maison familiale et en dehors des composants de la famille : c'est ainsi qu'il est primordial d'identifier d'autres institutions, parmi celles qui sont députées à la transmission culturelle, notamment l'école (par l'importance de l'emploi du temps et son prestige), qui pourraient prendre la relève dans cette tâche, délicate mais de grande importance, de la transmission d'un code linguistique et des valeurs d'une civilisation.

Pour que cela soit possible, il faudrait qu'une réflexion démarre en profondeur, à l'intérieur de l'institution scolaire et des enseignants en première

personne, sur ce rôle que l'école valdôtaine pourrait jouer à fond, non seulement dans l'intérêt de la culture locale, non seulement dans l'intérêt social qu'une opération de ce type finirait par acquérir, mais également dans un intérêt culturel, beaucoup plus vaste, de valorisation des différences et de la dichotomie entre savoir global et savoir local qui est constamment en train de se remettre en place, au quatre coins de la planète, dans le cadre d'une recherche d'équilibres toujours en devenir, toujours relative.

Les classes de non locuteurs

Les animateurs estiment que l'approche ne change pas sur la base de la présence ou de l'absence de locuteurs parmi les élèves. Les rythmes changent, ainsi que les temps d'acquisition, mais le chemin à suivre est toujours le même.

Dans certaines classes où il n'y pas de locuteurs, l'animateur fait parfois le choix de la traduction systématique en langue italienne, afin d'obtenir la participation active de la part de tous les élèves. En même temps, les enseignantes ont recours au français pour expliquer ce qui ne passe pas en francoprovençal. La séance d'animation est totalement en francoprovençal, d'un bout à l'autre (à peine les enfants ont-ils conscience de la présence des autres langues utilisées pour décoder le francoprovençal).

Dans les écoles maternelles, la communication verbale ne jouant pas le même rôle qu'auprès des enfants sachant lire et écrire, les animateurs ont recours à d'autres supports. Le matériel didactique pour les animations est très riche. La musique est souvent très belle : ce n'est pas de la musique banale, mais jouée avec de vrais instru-

Jovençan. 8, 9, 10 mai 1989. L'assesseur à l'Instruction publique Dino Viérin et le directeur de l'IRRSAE Jean Pezzoli

(photo Costa)

ments, expressifs, un peu insolites, recherchés au point juste pour enrichir le bagage de connaissances des enfants et leur sensibilité.

Nous avons vu de grandes boîtes en carton finement décorées portant les mots appris lors des séances d'animation.

La danse et la chanson sont utilisées pour apprendre les différentes parties du corps, dans une relation avec le corps qui organise la pensée en syntonie avec les sollicitations extérieures passant par les émotions collectives.

Le rôle des synergies

Certains problèmes organisationnels n'ont pas encore rendu possible cela, mais les animateurs insistent sur la nécessité de créer plus de synergies entre les animateurs et les enseignants, et ce dès la rentrée, c'est-à-dire au lendemain des JOURNÉES D'INFORMATION, afin de cibler les objectifs linguistiques et les contenus du Concours. Lorsqu'il s'agit d'apprentissage et notamment dans le domaine linguistique, les temps sont longs et les programmes doivent s'étaler à longueur d'année scolaire. Si on parvient à fixer certains points en début d'année, les enseignants peuvent additionner leurs activités à celles programmées par les animateurs, et ce dans le but de créer un tout cohérent capable de conduire beaucoup plus loin les élèves dans leurs connaissances.

Une meilleure synergie entre animateurs et enseignants permettrait non seulement de surmonter des difficultés spécifiques, mais aussi de créer une équipe soudée capable de conduire plus loin la classe dans son envie de découverte, avec des objectifs plus culturels au sens large. Il est dommage par exemple, déplorent les enseignants et les animateurs, que le jour de la Fête du Concours, la classe doive se produire au spectacle, orpheline de son mentor.

Enfin, un autre type de confrontation qui devrait se révéler enrichissante pour tout le monde, c'est la communication transversale entre classes ayant participé au même projet. Il est en effet regrettable que le « projet expérimental » lancé en 2010, ayant mis en relief, de par les résultats atteints, un potentiel tout à fait négligé jusqu'à ce moment-là, n'ait pas eu de véritable aboutissement : aucune mention en fin de Concours, aucun moment de confrontation entre enseignants, animateurs et organisateurs. Ni d'ailleurs aucune mention au début de la nouvelle édition, ni aucune programmation en cours de route.

Enfin, nous avons pu constater que les animateurs, qui ne reçoivent aucune formation en matière d'ethnologie, souhaiteraient être préparés sur le thème du Concours. Dans le cas contraire on risque d'exposer les classes à des contenus peu fiables ou peu profonds.

L'AVIS DES ENFANTS

Un bilan positif

Le Concours est une activité appréciée des enfants car ils côtoient des thèmes près de leur sensibilité et de leur vécu personnel et familial que l'école n'a pas l'occasion d'aborder dans d'autres moments. La méthode aussi est gagnante, car l'approche est ludique, on chante, on danse, on dessine, on rencontre des personnes âgées qui se racontent et au bout de tout il y a un travail à rendre qui fera la fierté de la classe, une sortie… Mais pour la maîtresse c'est éprouvant. Les enseignantes insistent sur le poids énorme de ce travail supplémentaire et facultatif, qui n'est pas reconnu.

La fête est vécue par la classe comme un prix : une sortie de fin d'année en conclusion d'un travail réussi. Les enfants sont très contents de savoir leur travail exposé au public au milieu des travaux des autres classes : ils sont anxieux de retrouver leurs dessins et de les savoir ainsi valorisés par le regard d'autrui.

Une enseignante d'école primaire, née en 1975, engagée maintenant dans la préparation du Concours, nous a livré ses souvenirs d'enfance lorsqu'elle participait au Concours en tant qu'élève. Elle estime avoir vécu une expérience beaucoup moins intéressante que celle de ses élèves, car à l'époque c'était l'institutrice qui se chargeait de la totalité des enquêtes : en classe on travaillait un texte écrit, illustré par un seul enfant, celui qui avait été désigné par l'institutrice en vertu de ses talents de dessinateur. D'autres enseignants, qui ont été aussi des anciens élèves participant au Concours, nous ont confirmé que celui-ci est beaucoup plus ludique de nos jours et les contenus mieux partagés, ce qui le rend plus attrayant aux yeux des enfants, grâce à un travail d'équipe plus poussé.

L'impact sur les enfants extra-communautaires

Les enfants extracommunautaires n'ont pas fait l'objet d'une enquête spécifique et toute considération à ce sujet se doit de rester très générale, car le phénomène se rapporte à des nombres absolus très réduits et à une incroyable variété de cas de figures, selon le vécu personnel de l'enfant, son contexte familial, sa relation, ainsi que celle de sa famille, avec la communauté d'accueil, la composition ethnique, culturelle et linguistique de la communauté qui l'entoure, l'orientation culturelle des enseignants qui l'ont accueilli, etc

L'impact est donc aussi très variable et se décline dans toute une gamme de manifestations qui vont de l'indifférence à l'acquisition d'un vocabulaire.

47e Concours Cerlogne. Arnad. 11, 12, 13 mai 2009 (photo D. Pallu)

La prise de conscience que ces activités impliquent ne saurait jamais être négligée : les enseignants de certaines classes de la ville d'Aoste en sont conscients et leur participation au Concours leur permet d'illustrer à leurs élèves (dans certaines classes le pourcentage des enfants extracommunautaires est de 60%) l'existence d'une culture invisible à leurs yeux et pourtant ancrée à un territoire qui les entoure et qu'ils ignorent. Dans ces cas, le chemin à parcourir est plus long : aux détenteurs de la culture valdôtaine et à leurs représentants de réfléchir sur le thème du partage culturel, des responsabilités liées à l'intégration (de qui ? par qui ?) et de l'entité d'un investissement culturel dans des îlots socioculturels qu'apparemment tout sépare d'une culture autochtone, minoritaire, marginale.

Le rôle de l'abbé Cerlogne dans les représentations scolaires

Parmi les classes participant au Concours nous n'avons trouvé personne qui explique aux enfants qui était l'abbé Cerlogne, même si le Concours porte son nom. Aucun enfant parmi ceux que nous avons rencontrés n'en a jamais entendu parler : c'est un nom vide de sens.

Une institutrice avoue en avoir parlé une fois en classe au cours de ses années de service. Elle affirme n'y avoir jamais trop pensé depuis. Notre question réveille en elle des souvenirs, maintenant elle aurait envie de l'introduire dans sa classe, « comme on l'a fait pour Saint Anselme » dit-elle.

Et si on profitait aussi de quelques textes de notre littérature francoprovençale de temps en temps ?

L'AVIS DES PARENTS D'ÉLÈVES

D'après les réponses des enseignants il semblerait que, en tout cas au cours de ces quinze dernières années, il n'y a pas de protestations de la part des parents vis-à-vis des activités concernant le Concours ou plus en général la civilisation valdôtaine ou le francoprovençal, encore moins une catégorie de parents hostiles à ces thèmes.

Ces résultats ont été confirmés par les réponses des parents à nos questionnements : en effet, d'après notre enquête auprès des parents, bien plus marginale que l'enquête menée à l'intérieur des écoles, il résulte tout de même assez souvent un intérêt réel vis-à-vis de la culture valdôtaine et en particulier vis-à-vis du francoprovençal, autrement une ouverture appréciée pour leurs enfants. En poussant un peu plus loin nos questions, nous avons souvent demandé leur avis quant à une introduction véritable de celui-ci dans les programmes scolaires : nous avons obtenu des réponses diverses, plus ou moins enthousiastes, mais jamais hostiles ou problématiques.

Toutefois, il nous a semblé de rencontrer un intérêt très modéré de la part des parents sur les contenus transmis à l'école, une tendance à déléguer, une conscience peu développée sur le rôle joué par les institutions dans la construction de la personnalité de l'enfant.

Les familles s'alignent sur les modèles proposés par l'école, non seulement elles ne manifestent pas de mécontentement, mais elles n'auraient même pas un modèle idéal alternatif à celui des institutions. Il y a une transmission des valeurs unilatérale, des institutions vers la famille. La famille ne s'investit pas dans les choix des institutions. D'ailleurs est-ce même vrai que les institutions imposent et disposent ou ne sont-elles pas à leur tour à la traîne, incapables de proposer un modèle, mais plutôt contraintes bon gré mal gré à restituer un modèle imposé plus loin et plus haut ?

Dans certains cas, plutôt minoritaires, la famille se charge de la transmission d'un savoir qui n'entre pas à l'école, mais l'acceptation de ce décalage est totale, en ceci que seul de rares parents seraient prêts à revendiquer que le même savoir transmis en famille devienne aussi l'objet d'un enseignement scolaire, et ce dans une optique d'uniformisation et d'une distribution plus

Saint-Nicolas. 5 octobre 2012
“Portes ouvertes” pour les habitants de Saint-Nicolas au Centre (photo Bruno Domaine)

générale d’un savoir étendu à ces enfants qui n’y auraient pas accès à travers la famille. Encore plus rares les parents qui sont conscients de la nécessité d’un enseignement basé sur la complémentarité entre les rôles joués par la famille et l’école même pour les enfants de souche valdôtaine et de langue francoprovençale, étant donné l’écart existant entre le prestige culturel d’un enseignement familial et d’un enseignement scolaire, étant donné aussi l’écart entre une transmission naturelle de plus en plus morcelée et approximative et une transmission systématique et tendanciellement normalisatrice.